À lire / À voir / À suivre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/8000>

DOI : 10.4000/temoigner.8000

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 146-150

ISBN : 978-2-930953-076

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

« À lire / À voir / À suivre », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 127 | 2018, mis en ligne le 10 février 2022, consulté le 14 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/8000> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.8000>

À lire/À voir/À suivre

Quinze voyages de Varsovie à Londres : 1940-1945

Jasia (Janina) Reichardt a six ans quand la Seconde Guerre mondiale éclate et bouleverse l'heureuse vie familiale à Varsovie où la musique, le dessin, la peinture et la littérature sont très présents. Jasia et les siens sont déplacés au ghetto de Varsovie. La menace de liquidation approchant, elle doit être séparée de sa famille. Commencent alors ses multiples « voyages » ; elle s'échappe du ghetto, change d'identité, passe de mains en mains, se transforme en orpheline catholique, avant de rejoindre à Londres, la guerre terminée, sa tante Franciszka Themerson. Cinquante ans plus tard, Franciszka, avant de mourir, lègue à Jasia une boîte contenant 15 lettres et 31 cartes postales que sa mère (assassinée à Treblinka) et sa grand-mère (suicidée à Otwock) lui ont envoyées du ghetto (1940-1942). Il fallut encore quelques années pour que Jasia, l'une des rares survivantes du

ghetto de Varsovie, parvient à les lire et revienne sur cette période tragique de sa vie : avec humour, dans l'amour des siens et de la vie, elle mêle ses mots de petite fille et d'adulte. À l'aide d'images et de documents inédits, elle reconstitue un récit aussi minutieux qu'émouvant. Défilent visages et lieux, résonnent les voix, de Varsovie à Londres. Franciszka et Stefan Themerson, grands artistes de l'avant-garde du XX^e siècle, qui ont recueilli Jasia à Londres, ont largement contribué à sa « renaissance » et à sa vocation de critique d'art puis de commissaire d'exposition.

♦ Jasia Reichardt, *Quinze voyages de Varsovie à Londres : 1940-1945*, traduit de l'anglais par Aude de Saint-Loup, Paris, Teamim, « Conférence », 2018, 200 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 128

Les 948 jours du ghetto de Varsovie

La légendaire histoire du ghetto de Varsovie commence le 12 octobre 1940, jour de Kippour, lorsque les autorités nazies donnent l'ordre de transférer dans un périmètre clôturé tous les Juifs de la ville. Elle se terminera très exactement 948 jours plus tard avec l'extermination des derniers résistants et le dynamitage de la grande synagogue *Tłomackie*. C'est la fin de la plus importante communauté juive d'Europe ; la seule qui ait opposé une résistance armée à l'extermination. En s'appuyant sur

les nombreux témoignages écrits pendant et après la période concernée, Bruno Halioua relate le quotidien de plus de 380 000 personnes : la multiplication des mesures antijuives, les stratagèmes pour manger, travailler, prier malgré l'enfer, le courage nécessaire pour résister à la machine de mort mise en place par le Troisième Reich. Ce livre de synthèse, précis et édifiant, est indispensable à tous ceux qui souhaitent mieux comprendre cet événement majeur du XX^e siècle.

♦ Bruno Halioua, *Les 948 jours du ghetto de Varsovie*, Paris, Liana Levi, « Histoire », 2018, 254 p.

Échappée du ghetto de Varsovie Vivre sous double identité

« J'ai passé deux ans et demi de ma vie dans le ghetto de Varsovie. J'ai survécu à la vague de déportations de 1942. Le 18 janvier 1943, lors de la deuxième rafle, j'ai reçu l'ordre de descendre dans la rue en même temps que mes amis et voi-

sins. » Ainsi débute le récit de Zofia Rubinsztejn (épouse Kubar, 1915-1991), jeune universitaire qui réussit à échapper de manière inespérée à la colonne de captifs que l'on emmenait à leur mort lors de la Grande Déportation des Juifs du Ghetto de Varsovie commencée en 1942. Elle parvint ensuite à s'évader du ghetto et à se réfugier dans le secteur aryen de Varsovie. Comment y survivre sans argent, sans papiers, sans emploi et sans logement ? Comment échapper aux rafles, aux dénonciateurs et aux maîtres chanteurs en dépit du sang-froid, du flair et de la lucidité dont elle sut faire preuve ? Si la plupart des appels au secours qu'elle adressa à ses amis et connaissances non-juives d'avant-guerre se heurtèrent au silence, elle put compter cependant sur l'assistance de la principale du lycée où elle avait fait ses études secondaires, nouer des liens d'amitié avec diverses personnes ayant su résister à l'antisémitisme ambiant - qui continuait à imprégner en profondeur la population de la capitale au moment du soulèvement national du mois d'août 1944, ainsi qu'avec des ecclésiastiques rencontrés dans le cadre de ses activités pédagogiques clandestines.

Quarante ans plus tard, alors qu'entre-temps l'infâme campagne antisémite déguisée en antisio-nisme déclenchée par Gomulka en 1967 l'avait contrainte à immigrer aux États-Unis, elle a décidé de consigner ses souvenirs. Pour une des personnes qui l'ont abritée au risque de leur propre vie, Zofia Kubar a obtenu le titre de Juste parmi les Nations.

♦ Zofia S. Kubar, *Échappée du ghetto de Varsovie : Vivre sous double identité*, Lormont, Le Bord de l'eau, « Judaïsme », 2018, 192 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 128

Le Petit Peintre de Belleville

Artiste-peintre reconnu, François Szulman évoque ici son enfance dans le « Yiddishland » parisien. Né en 1931, François grandit dans le milieu modeste des émigrés juifs polonais ayant fui la misère et l'intolérance. Soutenu par un voisin peintre, il développe un don pour le dessin. Lorsque la guerre éclate, son père, Szlama, s'engage dans la Légion étrangère. Blessé au combat, il est fait prisonnier dans un stalag et se garde de se déclarer juif.

Dans Paris à l'heure allemande, François brille à l'école et dessine tout ce qu'il observe. Au rythme des rafles, les quartiers juifs se dépeuplent. Protégés par le statut de prisonnier de guerre de Szlama, François et sa mère échappent à la rafle du Vél' d'Hiv'. En février 1943, Szlama est libéré. La famille Szulman entre alors dans la clandestinité. François quitte son école et ne porte plus l'étoile jaune. Il dessine toute la

journée. Dans leur planque de la rue Sainte-Marthe, sa mère malade s'éteint faute de soins. François et son père survivront grâce à la solidarité des résistants juifs qu'ils hébergent.

Témoin de la libération de Paris, François la relate avec précision. Du métro Jaurès aux barricades de Belleville jusqu'à la Place de la République, il évite les tireurs embusqués et participe à la liesse de la victoire. Après la guerre, malgré les vicissitudes, il poursuivra avec succès sa carrière artistique.

♦ François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*, Paris, Le Manuscrit, « Témoignages de la Shoah », 2018, 176 p.

Pour mémoire : Retour à Auschwitz avec Simone Veil

22 décembre 2004. Pour la première fois, Simone Veil retourne à Auschwitz avec les siens à quelques semaines du 60^e anniversaire de la libération du camp. Le reportage publié dans *Paris Match* avait bouleversé les lecteurs par l'inten-

sité de l'émotion qui s'en dégageait. À l'origine de ce « voyage », Alain Genestar, alors directeur de la rédaction du magazine. Il avait réussi à convaincre Simone Veil de revenir sur les lieux où 1 million de Juifs et 120 000 autres déportés ont été assassinés par les nazis. Si Simone Veil s'était déjà rendue à deux reprises à Auschwitz lors de cérémonies officielles, elle avait toujours refusé les sollicitations des magazines et télévisions du monde entier pour réaliser un grand sujet sur elle à l'intérieur du camp. Simone Veil a accepté la proposition d'Alain Genestar, touchée par le fait qu'il se soit rendu à Auschwitz avant de formuler sa demande. Mais aussi parce qu'elle estimait qu'il était temps, pour elle, d'engager un dialogue avec ses petits-enfants, et que ce dialogue devait débiter sur place, sur ces lieux symboles du plus grand crime contre l'humanité. D'où son souhait : revenir à Auschwitz-Birkenau avec ses petits-enfants. C'est ce voyage « extraordinaire » que raconte Alain Genestar dans ce petit livre pudique. Il ne dévoile pas les propos échangés entre Simone Veil, six de ses petits-enfants et

ses deux fils. Ces mots intimes, ces confidences appartiennent à eux seuls. Mais il restitue les coulisses de ce voyage, et surtout l'émotion qu'il les envahit et le gagne lui-même. Il décrit cette longue marche familiale dans le camp. Les souvenirs de l'ancienne déportée de 17 ans qui resurgissent telles des bouffées de douleur. Mais une douleur transmise. En deuxième partie du livre, Alain Genestar publie l'intégrale de la longue interview que lui a accordé Simone Veil au retour de ce voyage à Auschwitz. Des propos où se mêlent la dureté, la tendresse, l'absence de pardon, l'amour des autres. Et la volonté de survivre. « Là-bas, je n'ai jamais pleuré. C'était au-delà des larmes » dit Simone Veil. Ce livre est à la fois un document pour l'histoire et un hommage à une femme d'exception qui, avant d'entrer au Panthéon, est entrée dans le cœur des Français.

♦ Alain Genestar, *Pour mémoire : Retour à Auschwitz avec Simone Veil*, Paris, Grasset, 2018, 80 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 128

Rwanda, la fin du silence Témoignage d'un officier français

Au lourd secret qui entoure le véritable rôle de la France et de son armée lors du génocide des Tutsi au Rwanda, Guillaume Ancel oppose la vérité de ses carnets de terrain, témoignage des missions auxquelles il a participé durant l'opération Turquoise. *La fin du silence* est aussi le récit du combat mené par cet ancien officier pour faire savoir ce qui s'est réel-

lement passé durant cet été 1994 et « rendre hommage, dignement, aux centaines de milliers de victimes rwandaises que nous n'avons pas su empêcher. » Officier de la Force d'action rapide, détaché au sein d'une unité de la Légion étrangère, le capitaine Ancel mène avec ses hommes des opérations d'extraction de personnes menacées. Sous couvert d'une opération humanitaire destinée à mettre fin aux massacres, cet officier comprend vite que la France soutient le gouvernement génocidaire rwandais dont elle a formé l'armée. Il décrit les errements de l'armée française, ballotée au gré de décisions politiques dont les motivations sont toujours tenues secrètes, les archives officielles restant inaccessibles. Ce témoignage dévoile également certains épisodes méconnus de cette opération « humanitaire » durant laquelle l'armée française a tué. Parfois pour défendre, parfois pour des raisons moins avouables.

♦ Guillaume Ancel, *Rwanda la fin du silence*, Paris, Les Belles Lettres, « Mémoires de guerre », 2018, 250 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 128

Un si beau diplôme !

Comment sauver son enfant d'une mort certaine ? Faut-il, comme le croit le père de l'auteur, faire confiance à l'école afin qu'elle obtienne un « beau diplôme » ? Ainsi elle ne serait plus ni hutu ni tutsi : elle atteindrait le statut inviolable des « évolués ». C'est justement pour obtenir ce certificat que l'auteur sera obligée de prendre le chemin de l'exil. Elle passera de pays en pays, au Burundi, à Djibouti puis en France. Tantôt les chances que lui promettait ce précieux papier apparaissent comme une certitude, tantôt elles se volatilisent tel un mirage. Comme le lui avait dit son père, ce « beau diplôme » sera le talisman, toujours source d'énergie, qui lui permettra de surmonter désespérance, désillusions et déconvenues.

L'auteur revient ici à la veine autobiographique, avec ce style fluide, plein d'humour et de fantaisie qui rend passionnant le récit de ses souvenirs, si douloureux soient-ils parfois.

♦ Scholastique Mukasonga, *Un si beau diplôme !*, Paris, Gallimard, 2018, 192 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 128

Les Juifs d'Afrique du Nord face à l'Allemagne nazie

On est généralement surpris d'entendre parler de Shoah au sujet des Juifs d'Afrique du Nord, les nazis n'ayant occupé qu'une partie de cette région, le reste étant aux mains des Alliés. Pour les Juifs du Maroc ou d'Algérie, la guerre fut effectivement courte, et l'extermi-

nation non systématique. Ils ont cependant eux aussi connu des persécutions. Aucun travail présentant l'ensemble de la question n'ayant été publié, et désireux de mieux faire connaître l'histoire des Juifs en Afrique du Nord pendant la Seconde Guerre mondiale, Dan Michman et Haïm Saadoun ont réuni les meilleurs spécialistes, à l'échelle internationale. Cet ouvrage étudie donc l'idéologie nazie en Afrique du Nord et l'étendue de l'antisémitisme avant et pendant la guerre, et analyse le comportement des populations locales pour répondre à cette question centrale : y a-t-il eu une « Shoah » des Juifs d'Afrique du Nord ?

♦ Dan Michman, Haïm Saadoun, *Les Juifs d'Afrique du Nord face à l'Allemagne nazie*, Paris, Perrin, 2018, 400 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 128

Judéophobie : La dernière vague

Pierre-André Taguieff revient sur la récente séquence judéophobe, celle de la période 2000-2018. Les attentats djihadistes commis en France ont provoqué une prise de conscience de la menace, d'une ampleur qui n'avait pas été nettement pressentie, bien qu'annoncée par des signes inquiétants : dès 2001, l'auteur avait donné une première analyse du phénomène émergent. Il fallait donc redessiner le paysage et tenter de repenser la nouvelle configuration antijuive, en perpétuelle métamorphose, dans laquelle se rencontrent les extrémismes : complotisme, concurrence victimaire, anti-sio-

nisme radical, négationnisme et islamisation croissante des discours. Pierre-André Taguieff retrace la généalogie, depuis 1967, de la haine des Juifs telle qu'elle s'est idéologisée dans le monde arabo-musulman post-nassérien. Cet imaginaire judéophobe s'est ancré en France, puis en Europe, à compter de la seconde Intifada (2000), et se diffuse désormais massivement sur les réseaux sociaux, dans un contexte marqué par la déstabilisation du Moyen-Orient. Dans l'espace politico-intellectuel français, la dernière vague judéophobe est moins portée par les milieux nationalistes traditionnels que par des milieux gauchistes et islamistes qui instrumentalisent et retournent contre les Juifs (les « sionistes », disent-ils ordinairement) des représentations empruntées à l'antiracisme, à l'anticolonialisme, à l'anti-impérialisme, à l'antifascisme ou à la critique du communautarisme. C'est cette configuration inédite, qu'il qualifie d'« islamo-gauchiste » depuis le début des années 2000, que l'auteur prend pour objet de réflexion.

♦ Pierre-André Taguieff, *Judéophobie : La dernière vague*, Paris, Fayard, « Essais », 2018, 200 p.

La Shoah à l'Est : Regards d'Allemands

2,2 millions. C'est le nombre minimum de Juifs exterminés en territoire soviétique occupé par les nazis – la majorité par balles – lors de la Shoah entre 1941 et 1944. Des milliers d'exécutions se déroulèrent de la Galicie orientale en Ukraine jusqu'aux rives de la mer Baltique, les forêts moscovites et

les confins du Caucase. Femmes, hommes et enfants juifs furent fusillés, parfois au plein milieu des villes et villages mais aussi des villages. L'auteur Andrej Umansky, s'est rendu à de nombreuses reprises auprès des sites d'extermination dans le cadre des recherches de l'Association Yahad – In Unum. L'ouvrage révèle la présence d'un public oublié, les Allemands venus eux aussi regarder les exécutions des Juifs pendant la guerre : un employé civil, un soldat curieux ou même l'enfant d'un bourreau. Ils racontèrent plus tard ce qu'ils avaient vu dans des journaux intimes, des lettres ou des dépositions judiciaires. En livrant ces documents exceptionnels, Andrej Umansky met au jour la présence d'Allemands venus assister, pour un jour parfois, aux crimes commis contre les Juifs pendant la Shoah à l'Est. Ce texte nous fait pénétrer dans la curiosité des Allemands ordinaires que suscitait l'assassinat des Juifs.

♦ Andrej Umansky, *La Shoah à l'Est : Regards d'Allemands*, Paris, Fayard, 2018, 336 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 128

Ombre parmi les ombres

Mai 45, libération du camp de Terezin. Un air de jazz siffloté par un petit tchèque aux oreilles en choux-fleurs bouleverse l'un des rescapés des camps qui vient d'échouer ici, au terme d'une longue marche de la mort. L'enfant s'appelle Leo Radek. Il est le dernier enfant survivant de Terezin, antichambre de la mort pour des milliers de Juifs, où les nazis parquèrent des artistes pour servir de vitrine en une sordide mascarade. Lui aussi est bouleversé par la rencontre qu'il vient de faire : cet homme décharné, fiévreux, au regard bienveillant et si transparent, parle ce français qu'il aime, et c'est un poète. Il s'appelle Robert Desnos. Comme un grand frère protecteur, le poète qui se meurt, trouve encore une fois les mots. Une rencontre inoubliable où la poésie triomphe sur la barbarie, et où l'humour est plus fort que la mort.

♦ Ysabelle Lacamp, *Ombre parmi les ombres*, Paris, Bruno Doucey, « Sur le fil », 2018, 180 p.